



Wifredo Lam

le « frai frissonnant des formes qui se libèrent »

PAR DOMINIQUE BREBION

En plus de 400 œuvres, traversant toutes les périodes, un ample panorama retrace la trajectoire originale de Wifredo Lam (1902-1982) et apporte un nouvel éclairage sur les œuvres capitales du retour au pays natal, plus de trente années après celui du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 1983, alors que l'artiste avait disparu un an auparavant. Le parcours chronologique de l'exposition scande cinq étapes de création, toutes en relation avec les résidences successives et les voyages de l'artiste.

Wifredo Lam

CENTRE POMPIDOU, PARIS. DU 30 SEPTEMBRE 2015 AU 15 FÉVRIER 2016

Commissariat : Catherine David

Avant le retour au pays natal, Cuba, en 1942, Madrid, Paris, Marseille puis Fort-de-France sont les étapes essentielles du parcours de Wifredo Lam. En Espagne, de 1923 à 1938, c'est le difficile apprentissage et l'affranchissement progressif de la pratique académique du jeune étudiant puis ce sont deux années, entre 1938 et 1941, marquées par la fréquentation des avant-gardes parisiennes alors imprégnées de l'influence des arts africains. Contraint à un nouvel exode vers Marseille, Lam, pour tromper l'attente du bateau qui le ramènera vers les Amériques, participe à des jeux collectifs surréalistes, cadavres exquis et pratiques automatiques. Sur la route des Amériques, Lam et Breton rencontrent Aimé Césaire en Martinique où ils séjournent quarante jours, puis Lam retrouve enfin sa terre natale. C'est

alors que s'épanouit le style si reconnaissable de sa maturité d'artiste. Les deux dernières phases – Paris, Caracas, La Havane, Albissola, Zurich (1952-1961) et Paris-Albissola (1962-1982) – sont ponctuées par de multiples voyages et l'expérimentation de nouveaux matériaux et orientations plastiques.

Au Centre Pompidou, la seconde section de l'exposition s'achève sur les *Carnets* de Marseille et les illustrations du recueil de poèmes d'André Breton, *Fata Morgana*. La troisième s'ouvre sur les dessins préparatoires à l'illustration du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire ainsi que sur les dessins et peintures annonciateurs de l'œuvre majeure de Lam, *La Jungle*. C'est précisément à ce moment-là, dans le creuset caribéen, Martinique et Cuba, que s'accomplit la transmutation.



Nativité. 1947, huile sur toile de jute, 216 x 100 cm.
Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid.

Lam et Césaire, une rencontre fondatrice

Lam et Césaire partagent les mêmes valeurs. La révolte et l'engagement sont au cœur de leur création, arme miraculeuse pour l'un comme pour l'autre. «La peinture est l'une des rares armes qu'il nous reste contre la sordidité de l'histoire», disait Aimé Césaire à propos de la peinture de Lam. «Le rare rire de tes armes enchantées», répète Aimé Césaire dans un poème dédié à son ami, composé pour accompagner les eaux-fortes d'*Annonciation* dans les années 1980. Tous deux nés dans une île de la Caraïbe, Cuba pour Lam, la Martinique pour Aimé Césaire, ils la quittent pour rejoindre le continent européen afin d'y poursuivre leurs études dans leurs métropoles respectives, Madrid et Paris. L'un et l'autre effectuent un retour au pays natal, en 1941 pour le Cubain, en 1939 pour le Martiniquais – retour au pays natal qui imprimerait sa trace dans leurs créations littéraires ou plastiques. C'est à cette étape de leur vie qu'ils se croisent à la Martinique, en 1941 : Lam a alors 39 ans, Césaire 28. Ils vivront l'un et l'autre une expérience haïtienne mais séparément, Aimé Césaire en 1944 pour une tournée de conférences et Wifredo Lam en 1945, invité par Pierre Mabille, alors attaché culturel français, pour une exposition à l'Institut culturel. Après cette rencontre, Lam, subjugué par le poème *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, demande à Lydia Cabrera de le traduire en espagnol dès son arrivée à La Havane, en conçoit les illustrations et le fait éditer sous le titre *Retorno al país natal* aux éditions C.T Poétique. 300 exemplaires sont ainsi publiés à Cuba en papier toilé, au format 18 X 24 cm avec quatre illustrations d'après des dessins à l'encre de Chine de Wifredo Lam. Ces illustrations marquent une étape essentielle dans le processus créatif de Lam et il est tout à fait passionnant de suivre l'émergence de son langage pictural singulier, de cette écriture unique s'affirmant à partir de 1941.

Creuset caribéen

La Jungle, peinte en quelques vingt jours entre fin 1942 et début 1943, est le fruit d'une phase intense où de nombreux dessins et peintures préparent cette œuvre majeure. Dès son retour à Cuba, la peinture de Lam connaît en effet une mutation accélérée. Et l'on peut suivre, œuvre après œuvre, la fusion progressive de l'humain et du végétal, depuis *Lumière de la Forêt* et *Le Bruit*, exposés au Centre Pompidou, mais également avec *Déesse avec feuillage*, *Les Yeux de la Grille*, *Ta propre vie*, *Femme avec ciseaux...* Pierre Mabile commente en 1945, dans la revue *Tropiques*, fondée par Suzanne et Aimé Césaire : « Dans cette jungle-là, la vie explose partout, libre, dangereuse, jaillissant de la végétation la plus luxuriante, prête à tous les mélanges... Elle distribue ses figures dans une composition qui recouvre toute la surface de la toile. » Wifredo Lam l'a lui-même souligné : le titre de son œuvre ne correspond pas à la réalité naturelle de Cuba, où la jungle est absente. Serait-il alors trop audacieux d'imaginer qu'après vingt années d'exil, en Espagne puis en France, Lam s'imprègne de l'image de cette végétation tropicale en Martinique, lors d'une ballade à Balata en compagnie d'Aimé Césaire et d'André Breton, que ce dernier évoque d'ailleurs dans *Martinique charmeuse de serpent* : « Sur le gouffre d'Absalon comme sur la matérialisation même du creuset où s'élaborent les images poétiques quand elles sont de force à secouer le monde, sans autre repère dans les remous d'une végétation forcenée que la grande fleur énigmatique du balisier qui est un triple cœur pantelant au bout d'une lance. » C'est aussi en Martinique, lors de cette première étape vers le « retour au pays natal », Cuba, où règne la corruption, le racisme, la misère, la violence policière, que Lam va être sensibilisé à la condition coloniale. « Ma peinture est un geste de décolonisation, non pas dans un sens physique mais mental. » confiera-t-il à Gerardo Mosquera en 1980. Geste pictural énoncé de manière manifeste : « Ma peinture ne



Autel pour Yemaya. 1944, huile sur papier marouflé sur toile, 146 x 95 cm. Centre Pompidou, Paris.

serait pas l'équivalent d'une musique pseudo-cubaine pour dancings, jamais. Pas de chachacha ! Je voulais de toutes mes forces peindre le drame de mon pays, mais en exprimant à fond l'esprit des nègres, la beauté de la plastique des Noirs. Ainsi, je serais comme un cheval de Troie d'où sortiraient des figures hallucinantes, capables de surprendre, de troubler les rêves des exploités. » C'est ce cri que fait résonner l'œuvre de Lam, dans la dense exposition du Centre Pompidou qui dévoile cette fulgurante libération des formes réalisée en pays natal. ■